

« Critique artiste » et « critique sociale » : dans le sillage récent de mai 68
David Amalric

Il s'agit ici de s'interroger sur la distinction de la critique artiste et de la critique sociale, qui est loin de réduire à Mai 68, mais n'en est pas moins utilisée par Boltanski et Chiapello, dans *Le Nouvel esprit du capitalisme*, comme ce qui (pour le dire pour l'instant de manière très superficielle) leur permet de problématiser les mutations récentes du capitalisme – en l'occurrence, la récupération, *via* le discours managérial, de la « critique artiste » soixante-huitarde et la prise au dépourvu de la « critique sociale », conjonction amenant au désarmement général de toute critique du capitalisme. A l'origine de notre intérêt pour cette distinction, il y a le sentiment, en partie vague et diffus, qu'elle est encore opératoire dans notre situation actuelle, et peut donner des outils féconds à la pratique politique, en problématisant les risques de fermeture, de morcellement et d'impuissance auxquels elle s'expose; et il y a aussi l'impression que c'est peut-être dans la richesse de mai 68 qu'on peut trouver les éléments pour parer à la division des deux critiques.

Or en 2008-2009, c'est-à-dire dix ans après le *Nouvel esprit*, on assiste à une vague simultanée de critiques formulées à l'encontre de l'ouvrage, des distinctions et des interprétations qu'il propose, principalement du fait de trois auteurs : par Jérôme Vidal dans *La Fabrique de l'impuissance 1 : Les intellectuels, la gauche et le libéralisme sécuritaire* (septembre 2008)¹, par Maurizio Lazzarato dans *Le Gouvernement des inégalités : critique de l'insécurité néolibérale* (septembre 2008, réédité et intégré en septembre 2009 à *Expérimentations politiques*, dont il forme le premier chapitre)², et enfin par Jacques Rancière, dans *Le Spectateur émancipé* (octobre 2008)³. Par une confrontation du *Nouvel esprit* et de ses critiques on pouvait mieux saisir l'actualité de mai 68 et l'actualité de la distinction entre critique artiste et critique sociale – d'autant plus que ces trois critiques, en dépit d'un certain nombre de différences, semblaient présenter l'unité d'un « air du temps » ; notre propos, en circulant à travers les trois critiques pour en faire voir les continuités, s'attardera moins sur ce qui les différencie, même si ces différences apparaîtront nécessairement au cours du développement. Nous nous permettons de procéder ainsi du fait même que ces trois critiques n'évoluent pas selon une logique propre qui serait à chaque fois singulière, mais procèdent plutôt par touches successives et par juxtaposition d'argumentations souvent disparates, et qui se recourent d'un livre à l'autre.

Mais le plus surprenant est qu'en réalité il est apparu que les problèmes et enjeux politiques qui donnaient son point de départ à l'ouvrage de Boltanski et Chiapello n'avaient pas foncièrement changé, et qu'entre le livre et ses critiques, il y avait une proximité dans le rapport à la conjoncture et à ce qui en elle appelait une élaboration théorique. Par conséquent,

¹ pp. 79-101.

² pp. 53-64.

³ pp. 40-42.

il fallait resserrer le questionnement : essayer de comprendre ce qui, dans le *Nouvel esprit*, échappait aux critiques, qui était plus subtil qu'on ne voulait le faire croire, mais se trouvait écrasé par le caractère polémique et stratégique des attaques qu'on lui faisait ; saisir alors ce qui s'était passé *entre* les deux, dans la position des problèmes politiques et dans le rapport à mai 68.

On étudiera ici d'abord la fonction et l'enjeu pratique de la distinction dans l'ouvrage de Boltanski et Chiapello, puis on examinera les critiques qui leur sont adressées, en procédant à partir de recoupements de ce qui se dit chez Vidal, Lazzarato et Rancière...

1) Enjeux théoriques et politiques de la distinction dans *Le Nouvel esprit*

Comme B&C l'exposent dans leur « Prologue », « Ce livre est né du trouble, commun à de nombreux observateurs, suscité par la coexistence d'une dégradation de la situation économique et sociale d'un nombre croissant de personnes et d'un capitalisme en pleine expansion et profondément aménagé »⁴. *Trouble* lié à la force d'un système en dépit de ce qu'il génère d'injustices, ce qui amène à s'interroger sur sa *domination idéologique* ; *trouble* également de ce que cette même situation idéologique semblait encore, vingt ans auparavant, nettement mise à mal. La question de B&C se porte sur l'affaiblissement et le désarmement de la critique du capitalisme, qui rend la contestation plus ou moins impuissante et permet au système de s'imposer en dépit de ses contradictions flagrantes. Mais cet état, il faut le ressaisir comme un processus, amenant à se demander *ce qui a changé* ; qu'est-ce qui s'est passé pour qu'on en arrive là ? La réponse est d'autant moins évidente qu'il n'y a eu « aucune coupure politique nette »⁵, comme si les choses avaient changé dans notre dos (une « fêlure » dirait Deleuze après Fitzgerald)...

C'est bien une telle situation qui rend possible et nécessaire l'intervention des sociologues, susceptible d'apporter des éléments de compréhension. B&C se situent d'emblée dans une configuration politique au sein de laquelle ils cherchent à agir. Quelles en sont les données précises ? La « situation actuelle » se caractérise par « un mouvement social qui ne se manifeste pratiquement plus que sous la forme de l'aide humanitaire⁶ ; un syndicalisme désorienté et qui a perdu l'initiative de l'action ; un quasi-effacement de la référence aux classes sociales (y compris dans le discours sociologique) et, au premier chef, de la classe ouvrière, dont la représentation n'est plus assurée au point que les analystes sociaux de renom peuvent affirmer sans rire qu'elle n'existe plus ; une précarisation accrue de la condition salariale ; une augmentation des inégalités de revenu et un partage de la valeur ajoutée de nouveau favorable au capital ; une remise sous contrôle de la force de travail marquée par une diminution très importante des conflits et des grèves, par un recul de l'absentéisme et du turnover et un accroissement de la qualité des biens manufacturés. »⁷ Problématique, la situation l'est donc à plus d'un titre.

⁴ *Le Nouvel esprit du capitalisme*, p. 17.

⁵ *Ibid*, p. 242.

⁶ Même si B&C reconnaissent la présence depuis les grèves de 1995, d'« actions centrées sur des causes spécifiques (le logement, les sans-papiers, etc.) auxquelles il manque encore pour prendre de l'ampleur des représentations plus ajustées, des modèles d'analyse renouvelés et une utopie sociale. » (*Ibid*, p. 27).

⁷ *Ibid*, p. 242.

Mais surtout, elle l'est d'autant plus par la faiblesse des réponses qui lui sont opposées. Outre l'absence d'alternative, l'affaiblissement de la critique sociale, c'est sous la forme d'une fausse alternative politique que peut se décrire adéquatement le marasme de la « gauche » : « d'un côté, l'utopie d'un retour à un passé idéalisé (avec ses nationalisations, son économie peu internationalisée, son projet de solidarité sociale, sa planification d'Etat, et ses syndicats parlant haut et fort), de l'autre, l'accompagnement souvent enthousiaste des transformations technologiques, économiques et sociales (qui ouvrent la France sur le monde, qui réalisent une société plus libérale et plus tolérante, qui multiplient les possibilités d'épanouissement personnel, et qui font sans arrêt reculer les limites de la condition humaine). »⁸ Ces deux positions vouent à l'impuissance et referment le champ des possibles, et prennent en tenaille toute politique entre une réponse d'un autre âge à la situation sociale, et une non-réponse qui nie la situation dans son intolérable même.

Ainsi, l'intervention de B&C, consiste à comprendre la situation actuelle du capitalisme et de la critique, en insistant sur sa processualité, à rebours de toute nécessité économique ou historique, pour mieux se la réapproprier et se donner les moyens d'agir en son sein : « Notre ambition a été de renforcer la résistance au fatalisme, sans pour autant encourager le repli dans un passéisme nostalgique, et de susciter chez le lecteur un changement de *disposition* en l'aidant à considérer autrement les problèmes du temps, sous un autre cadrage, c'est-à-dire comme autant de processus sur lesquels il est possible d'avoir prise »⁹.

Comment parviennent-ils à ce recadrage, et quel rôle y joue la distinction de la critique artiste et de la critique sociale (dont nous n'avons jusqu'à présent rien dit) ?

C'est d'abord la notion d'« Esprit » du capitalisme qui est construite et définie par B&C ; sans rentrer ici dans les détails de son élaboration, elle s'appuie sur l'idée que le capitalisme, pour engager les gens, les faire participer, ne saurait s'appuyer sur la seule contrainte économique¹⁰ : il a besoin d'une dynamique idéologique, pour se rendre à la fois séduisant (ce qui prendra la forme d'une exigence d'autonomie), rassurant (exigence de sécurité), et enfin légitime au regard du bien commun qu'il est censé favoriser. De plus cet « Esprit » lui vient toujours de la captation de ce qui lui est extérieur, comme par exemple l'éthique protestante du travail conçu comme devoir, décrite par Max Weber – réalisant à chaque fois ce que B&C nomment un « travail d'acculturation ». La *critique* joue dans ce dispositif un rôle particulier dans la mesure où elle amène à délégitimer un Esprit et à lui ôter son efficace idéologique ; celui-ci se voit alors contraint d'incorporer des éléments de la critique pour s'assurer de nouvelles formes de légitimation – mais il peut aussi, notons-le, contourner cette exigence en « brouillant les cartes », en se réorganisant par une série de déplacements qui l'amènent à se rendre indéchiffrable pour la critique¹¹.

Il faut d'emblée distinguer deux formes de critique : la critique *corrective* et la critique *radicale*, la première s'appuyant sur les pôles de légitimité déjà établis pour faire apparaître la manière dont ils sont transgressés, et tendre à une plus grande adéquation des pratiques aux

⁸ *Ibid*, p. 29.

⁹ *Ibid*, p. 29

¹⁰ Il faut ajouter que cette dimension apparaît de manière privilégiée dans l'étude des motivations des *cadres*, qui ne sont nullement contraints de participer par nécessité matérielle.

¹¹ C'est bien le type de mutation qu'on peut observer depuis la fin des années 70.

normes de justice ; la seconde conteste ce qui est défini officiellement comme légitime, au profit d'autres valeurs. Toutes deux correspondent alors à une dimension d'une part plutôt *réformiste*, d'autre part plutôt *révolutionnaire*. Ces développements s'appuient sur la notion d'« épreuve », qui concerne la modalité de constitution d'un ordre juste, par attribution différenciée des places et des fonctions¹², et la vérification pratique de l'adéquation entre les réalités et les discours censés les soutenir (que nous n'avons pas le temps de développer ici, cf. Introduction, p.73-76).

A la lumière de ces caractérisations, on comprend déjà comment la critique, susceptible d'être intégrée (du moins en partie, par un travail d'acculturation) au capitalisme, peut glisser facilement de sa dimension *corrective* à sa dimension *radicale*. On s'aperçoit que l'axe sous-jacent (non explicité par les auteurs) concerne en fait la *politisation* et la *dépolitisation* du rapport au capitalisme, la manière dont une résistance peut se retourner en son contraire et s'émousser devant l'évolution de son adversaire.

Restent à définir les différents types de critique du capitalisme ; pour B&C, il faut partir des différentes formes d'*indignation* qu'il suscite, des mouvements émotifs susceptibles de se combiner entre eux et de recevoir une élaboration réflexive, théorique, argumentative. Ces sources d'indignation sont : 1) le désenchantement et l'inauthenticité qui marquent la vie en régime capitaliste 2) l'oppression des individus soumis aux lois du marché, à la condition salariale, à différentes formes de discipline et de surveillance 3) la misère et l'inégalité produites par le capitalisme 4) l'opportunisme et l'égoïsme destructeurs des liens communautaires. Selon B&C, il est presque impossible de tenir ensemble tous ces motifs d'indignation, et ceux-ci comporteraient une part d'*incompatibilité*, par la variété des références normatives susceptibles d'être utilisées, et des dimensions du capitalisme qui sont ciblées (on vise par exemple tantôt sa dimension marchande tantôt sa dimension industrielle). Ainsi la critique de l'égoïsme capitaliste peut prendre une forme progressiste (où elle sera associée à une critique de l'exploitation et des inégalités) mais aussi une forme conservatrice (associée à une forme de nostalgie pour les sociétés traditionnelles).

Faisant fond sur ces quatre pôles d'indignation, B&C dégagent les deux grandes catégories que sont la « critique artiste » et la « critique sociale »¹³. La première, née au XIXème siècle, s'enracine dans le mode de vie « bohème » ; elle combine refus de l'*inauthenticité* et de l'*oppression*, mettant en avant la perte de sens qui a cours sous le capitalisme, appuyée sur un refus du travail et de toute autre forme d'assujettissement. La seconde a été portée par les socialistes et les marxistes (bien qu'il y ait aussi chez Marx des éléments de la première critique) ; elle combine critique de l'égoïsme et critique de la misère (ou des inégalités) et s'appuie la plupart du temps sur une théorie de l'*exploitation*. Elle peut entrer en conflit avec la critique artiste dans la mesure où elle tend à rejeter l'individualisme et l'immoralisme qu'elle lui attribue (au moins dans certains cas). Ces deux critiques peuvent, non sans difficulté, se trouver associées¹⁴. Chacune est susceptible de « dérives » : la critique

¹² Où l'on verra que la critique radicale, en plus de simplement réclamer d'autres épreuves, pourra éventuellement critiquer *toute épreuve* (lorsqu'il s'agira par exemple de défendre le communisme de stade final).

¹³ Comme semble le montrer un article récent de Chiapello publié dans *Les Echos*, qui semble généreusement destiné aux managers, disponible sur <http://www.lesechos.fr/formations/management/articles/4181175.htm>, il faut ajouter à ces deux critiques la « critique conservatrice » et, maintenant la « critique écologique » (en cours d'intégration par le capitalisme).

¹⁴ B&C repèrent par exemple une telle association dans le discours des *Temps modernes*.

de l'égoïsme et de l'individualisme peut mener au fascisme, la critique de l'oppression peut amener à une acceptation de ses formes libérales par la crainte obsessionnelle de ses formes totalitaires, etc...

Par là on comprend déjà ce qui peut amener à une fragilisation de la critique du capitalisme, à savoir son caractère pluriel, appuyé sur des conjonctions précaires, toujours susceptibles de se dépolitiser et de perdre en radicalité (ce qui fait leur ambiguïté), ou de se disjoindre. Si l'on peut trouver schématique la catégorisation de B&C, il ne faut pas s'arrêter sur ce qu'on trouve en elle de théoriquement discutable : ce qui compte est son caractère avant tout *opérateur*, sa capacité à passer au crible le plus grand nombre possible de discours, par quoi elle est avant tout un « outil de compréhension »¹⁵. La dénomination « artiste » elle-même ne doit pas non plus être interprétée dans un sens réducteur, comme si la critique artiste devait seulement être le fait des artistes... alors que le qualificatif « artiste » a été choisi par commodité, à défaut d'un autre terme.

Quelle compréhension tire-t-on alors de la situation actuelle et des mutations récentes de l'esprit du capitalisme lorsqu'on les pense dans les termes de la critique artiste et de la critique sociale ?

Pour saisir l'inversion à l'œuvre par laquelle la critique, forte et omniprésente dans la décennie 1968-1978, s'efface dans la décennie 1985-1995, il faut tenter de penser ce qu'a constitué de ce point de vue Mai 1968. B&C y voient le moment d'une association ou d'une conjonction de la critique artiste et de la critique sociale ; la première serait davantage portée par les étudiants (qui parlent le langage de l'aliénation, de la critique de la vie quotidienne, etc.¹⁶) et la seconde par les ouvriers (qui porteraient la critique de l'exploitation capitaliste), bien que les auteurs se montrent sur ce point particulièrement nuancés, et tendent à assouplir ce qui pourrait apparaître comme une division trop rigide. Ces deux versants se retrouvent, dans le travail, sous la forme de deux groupes de revendications, liées d'une part à des questions d'*autonomie* (souvent portées par les jeunes travailleurs), de l'autre à des exigences de *sécurité* (mises en avant, la plupart du temps, par la CGT) – revendications qui s'étendent au début des années 70, dépassent la simple événementialité de Mai, et sont abordées par B&C pour recentrer l'optique sur les questions liées à l'organisation de la production.

Mais le fait-même qu'il n'y ait là, précisément, qu'une conjonction, est déjà ce qui semble fragiliser la critique, préparer son désarmement. Que se passe-t-il dans la décennie qui suit 1968 ? Loin d'une idée simpliste de la récupération de mai par le capitalisme, c'est en fait une vision complexe intégrant de nombreux facteurs que proposent B&C pour comprendre le processus de désarmement de la critique (ainsi que de dépolitisation et de « déradicalisation »). Celle-ci connaît d'abord ses heures de gloire dans l'immédiat après-mai et la première moitié des années 70 : les phénomènes de résistance en usine foisonnent à un niveau local, passant par le ralentissement des cadences, des formes de sabotage, de grève sauvage, d'occupations voire parfois de séquestrations et de mises à sac ; la rigidité patronale sur les questions de démocratie dans le travail l'amène à négocier en priorité avec les

¹⁵ Comme le dit L. Boltanski dans un entretien avec Y-M Boutang, pour la revue *Multitudes*, disponible en ligne, intitulé « Vers un renouveau de la critique sociale ».

¹⁶ B&C citent l'*Internationale situationniste* ou *Socialisme ou Barbarie* comme les emblèmes d'un renouvellement de la critique artiste et de sa diffusion en milieu étudiant ; mais il serait peut-être plus avisé de voir dans ces productions théoriques une élaboration *transversale* aux deux formes de critique...

centrales syndicales (CGT et CFDT) sur des questions de salaire et de sécurité de l'emploi (c'est-à-dire de « critique sociale »), ce qui non seulement ne permet pas de réduire l'insubordination ouvrière, mais ne permet pas plus au patronat d'assouplir l'antagonisme de classe, là où la CGT et CFDT conservent fermement une orientation, sinon révolutionnaire, du moins tendue vers la sortie du capitalisme. Mais suite à un certain nombre de modifications, la situation change, et prend à la fin des années 70 un tout autre visage ; par des micro-déplacements la structure du monde du travail en vient à évoluer : changements morphologiques (délocalisation, sous-traitance), organisationnels (polyvalence, diminution de la hiérarchie) et juridiques (utilisation de cadres contractuels plus souples, du droit commercial), les entreprises parviennent à contourner localement les situations de tension, et à amener progressivement ce qu'on appellera la *flexibilité* ; le discours managérial s'attache à intégrer des éléments d'autonomie et d'innovation dans son discours, satisfaisant (du moins partiellement) à certaines exigences présentes en particulier chez les cadres ; peu à peu les critiques liées à la discipline, au taylorisme, aux conditions de travail perdent de leur portée du fait des déplacements dans l'organisation de la production, où les phénomènes d'oppression se rendent plus difficiles à déchiffrer ; dans le même temps les forces porteuses officiellement de la « critique sociale » et d'une certaine radicalité (autour du thème de la lutte des classes), tels le PCF et la CGT, tendent à s'affaiblir (le PCF perd en popularité et la CGT perd en syndiqués du fait de la fermeture des grands bassins industriels) ; par un effet de repoussoir, les nouveaux mouvements de gauche, notamment les luttes des minorités, tendent à délaisser les schèmes de la critique sociale qui sont monopolisés par le PCF ; ils céderont en partie au mouvement de « déradicalisation » qui aboutit avec l'accession des socialistes au pouvoir, parmi lesquels un certain nombre de soixante-huitards, qui reprendront des mots d'ordre et des thèmes de 68 en les intégrant à un cadre réformiste (auquel fait également écho la dépolitisation, à la même époque, de la CFDT).

C'est par cette combinaison d'éléments que B&C parviennent à décrire le processus qui a eu lieu, qui est avant tout un processus de dépolitisation, de déradicalisation, et de disjonction de ce qui en 68 parvenait à tenir ensemble. La distinction de la critique artiste et de la critique sociale a permis de saisir avec une certaine finesse les jeux de déplacement idéologiques qui se sont produits, dans un propos aux antipodes, semble-t-il, de tout fatalisme qui se plairait à y voir l'échec de toute politique d'émancipation et de toute critique radicale du capitalisme.

2) Critiquer le *Nouvel Esprit* et ses distinctions

Avant de dire ce qui, dix ans plus tard, est ouvertement dénoncé et critiqué dans ces analyses, il convient de restituer le cadre politique dans lequel ces critiques s'inscrivent, et saisir par ce biais les stratégies discursives qui les sous-tendent.

L'ouvrage de Jérôme Vidal, comme le *Nouvel esprit*, s'attaque à une fausse alternative qui s'est proposée à la « gauche » : celle entre un ralliement à la politique néolibérale ou un retour au *statu quo* incapable de penser à la hauteur des mutations récentes. Comme il le formule dans l'introduction : « D'un côté, le Parti socialiste au pouvoir depuis 1983 s'est fait l'artisan d'une « modernisation » libérale plus ou moins *soft* de ses institutions. De l'autre, « la gauche critique » s'est souvent enfermée dans une stratégie de dénonciation

incantatoire du néolibéralisme, de défense du compromis social-démocrate hérité de l'après-guerre, défense éventuellement drapée dans une phraséologie révolutionnaire et sans véritable prise sur les temps nouveaux »¹⁷ ou ailleurs « Il nous faut refuser la fausse alternative entre néolibéralisme et défense « travailliste », souverainiste ou républicaniste de l'Etat national/social. »¹⁸ Il semble que le constat ici ne soit guère différent que celui qui animait dix ans plus tôt le projet de B&C, et c'est semble-t-il la même tenaille qui est rejetée. L'élément que Vidal ajoute et qui n'était pas présent chez les deux sociologues concerne la dimension *sécuritaire* du néolibéralisme, qui entretient le régime affectif de la *peur*, et la manière dont il s'appuie, pour fonctionner, sur un certain *racisme d'Etat*, qui remplace la sécurité « sociale » par une sécurité « nationale » et assure par ce biais une forme de compensation imaginaire au démantèlement de la première. Cette forme de légitimation du capitalisme néolibéral n'apparaît pas chez B&C (peut-être en partie parce qu'elle ne s'est vraiment rendue manifeste que ces dernières années), qui se focalisent plutôt sur les formes de légitimation qui s'effectuent par absorption de la critique artiste, couplée au fatalisme de la nécessité économique.

La perspective que déploie Rancière dans *Le Spectateur émancipé* est elle aussi placée sous le signe d'une alternative récusée, en particulier dans le chapitre intitulé « Mésaventures de la pensée critique », où il est fait mention du *Nouvel Esprit*. Car « d'un côté, la vieille dénonciation de gauche de l'empire de la marchandise et des images est devenue une forme d'acquiescement ironique ou mélancolique à cet inévitable empire. De l'autre, les énergies militantes se sont tournées vers la droite où elles nourrissent une nouvelle critique de la marchandise et du spectacle dont les effets se trouvent requalifiés comme crimes des individus démocratiques. »¹⁹ Si ici encore il s'agit de penser les conditions d'une politique d'émancipation radicale, il y a pourtant un déplacement du problème : nous ne sommes plus entre l'archaïsme persistant d'une gauche critique et la soumission dénaturante d'une gauche adaptée à son temps ; car s'il y a renoncement et acquiescement, c'est bien là le fait de la pensée critique elle-même, vouée à l'impuissance du regard désenchanté qu'elle porte sur le caractère déjà intégré ou récupéré de toute résistance – impuissance de sa soi-disant trop grande lucidité ; et de l'autre côté, on assiste à un retournement conservateur de la critique qui s'enferme dans une réponse profondément anti-émancipatrice²⁰.

Enfin, le problème que pose Lazzarato part avant tout d'une tentative d'analyse minutieuse de ce qui fait la singularité du capitalisme contemporain à travers les formes de gouvernementalité néolibérale, en s'appuyant sur les cours de Foucault (en particulier *Naissance de la biopolitique*). En toile de fond on retrouve le même refus que B&C ou J. Vidal de s'en tenir à des formes de résistance d'un autre âge, pour tenter d'élaborer ce qui dans les termes des sociologues pourrait s'appeler un renouvellement de la critique sociale, et penser « les conditions d'une politique à la hauteur de l'organisation capitaliste contemporaine »²¹. Et Lazzarato s'appuie sur la lutte de la Coordination des Intermittents et Précaires (commencée en 2003), qui constitue une forme nouvelle, transversale aux divisions

¹⁷ *La Fabrique de l'impuissance 1*, p. 27.

¹⁸ *Ibid*, p. 32.

¹⁹ *Le Spectateur émancipé*, p. 39.

²⁰ Ce que Rancière s'attache à décrire dans *La Haine de la démocratie*.

²¹ *Expérimentations politiques*, p. 12.

qui structurent habituellement les luttes, et sert à la fois d'analyseur des logiques néolibérales et d'expérimentateur de nouvelles formes d'organisation politique.

On est ainsi saisi, au seuil d'une confrontation du *Nouvel esprit* avec ses critiques, par la manière dont il partage avec elles beaucoup de ses enjeux et problèmes politiques, avec toujours comme visée le renouvellement d'une politique d'émancipation radicale qui ne soit pas vouée à l'impuissance, d'une politique qui regarde en face *et* les évolutions récentes du capitalisme *et* les formes nouvelles d'oppression et d'exploitation qu'il génère.

Il nous faudra donc voir dans les critiques la part des déplacements et des simplifications qu'elles font subir au *Nouvel esprit* de manière à mieux saisir leur dynamique conjoncturelle et polémique. Etant donné que les trois ouvrages proposent des réfutations qui se recoupent et s'éclairent mutuellement, nous les regrouperons principalement en trois formes.

Première critique : le Nouvel esprit, avec l'idée d'une récupération de la critique artiste par le capitalisme, propose une interprétation dangereuse et réductrice de l'événement, qui flirte avec ce qu'on peut appeler la « pensée anti-68 ».

Cette première forme de critique avoue ne s'appuyer qu'en partie sur ce que le livre dit, pour s'intéresser surtout au discours qu'il est susceptible de nourrir. Ce discours, c'est ce que Serge Audier nomme la « pensée anti-68 » (où se croisent des auteurs aussi divers que Raymond Aron, Ferry/Renaut ou Christopher Lasch), dont la ligne de force, axée sur un conservatisme moral et pessimiste, est l'idée, déclinée de manière variable, que l'individualisme consumériste contemporain serait une conséquence directe de mai 68. Or B&C semblent bien participer d'un tel diagnostic, en décrivant le renouveau du capitalisme sous le signe d'une intégration managériale du discours soixante-huitard de la critique artiste, en affirmant que la critique libertaire de l'Etat était « libérale sans le savoir »²², et en évoquant la dérive et la récupération mercantile (ouverture de nouveaux marchés tels l'industrie pornographique) et consumériste (multiplication et diversification des biens marchands) des exigences d'authenticité et de libération portées au cours des années précédentes²³.

Que l'analyse de B&C ne se réduise pas à ces formules et soit autrement plus nuancée (ce qui amène plutôt J. Vidal à dénoncer son « flottement ») n'est pas foncièrement ce qui intéresse les critiques qui lui sont adressées, et qui le réduisent souvent à une thèse simple - par exemple, la consécration de mai 68 comme « le sauveur d'un capitalisme en déroute »²⁴. C'est plutôt pour la place stratégique qu'il occupe qu'il est combattu : en servant de caution

²² *Le Nouvel esprit du capitalisme*, p. 290. Il n'y a rien de plus saisissant à ce titre que la constitution du syntagme libéral-libertaire par Michel Clouscard dans une perspective marxiste (1972, *Néofascisme et idéologie du désir*) et à des fins ouvertement critiques (cherchant plus exactement à faire une critique sociale des thématiques libertaires), puis sa réappropriation, cette fois de manière positive, par quelqu'un comme Daniel Cohn-Bendit. Si l'assimilation des deux termes est assez grossière (le mouvement libertaire dont se réclamaient certains groupes en 68 était foncièrement anticapitaliste), il reste que des passerelles idéologiques existent entre l'un et l'autre, qui ne doivent pas être négligées.

²³ *Ibid*, p. 418.

²⁴ J. Rancière, *Moments politiques*, p. 197 (article « Mai 68 revu et corrigé »). Dans le même entretien Rancière attribue à B&C la véritable liquidation de mai 68, avant même que Sarkozy ne la proclame. Il y aurait matière à se demander, eu égard à ces trois critiques publiées en 2008, si ce ne sont pas quand même les déclarations de Sarkozy qui ont mis le feu aux poudres et polarisé la contre-offensive des historiens et de la gauche critique, car tous semblent s'y référer (outre Rancière, c'est le cas de J. Vidal, de B. Gobille ou de S. Audier).

sociologique à la pensée anti-68, il consolide son hégémonie *et* sur les manières contemporaines de penser l'émancipation *et* (de manière étroitement liée) sur les interprétations de l'événement lui-même.

Car la différence dans le rapport à la conjoncture politique tient tout entière dans le rapport à mai : le discours réducteur prononcé à l'égard de 68 apparaît désormais comme *l'un des termes* de cette situation idéologique où le capitalisme triomphe et où la critique se voit désarmée. 2008, quarantenaire de l'événement, semble être l'épicentre de ce déplacement, où au sein du déchaînement de discours et de publications, on commence à entrevoir la sortie de l'hégémonie de l'idéologie anti-68.

C'est J. Vidal qui formule le plus clairement ce point, en s'appuyant sur des travaux d'historiens qui redonnent son importance à l'événement et dénoncent toute forme de réduction à ses causes ou à ses conséquences, tout en menant un travail rigoureux en rupture par rapport aux prises de position polémiques et idéologiques. Cette entreprise, commencée par Kristin Ross en 2002 (dans *Mai 68 et ses vies ultérieures*), culmine avec l'ouvrage collectif *Mai-Juin 68*, où Boris Gobille affirme clairement en introduction un refus de la réduction de 68 à ses causes ou effets supposés, pour redonner de l'importance à la spécificité de l'événement lui-même, dans ce qu'il définit comme une « socio-histoire du temps court »²⁵. En particulier, c'est la réduction à ses conséquences (nous nous intéresserons plus bas à la question des causes) qui constitue la principale assise de la « pensée anti-68 », dont Gobille dénonce l'irrecevabilité historique : « S'impose alors souvent une lecture réduisant les « soixante-huitards » à quelques anciens meneurs de Mai bien reconvertis par la suite dans les sphères du pouvoir, et supposés emblématiques de toute une génération. Surtout, en contravention avec les règles élémentaires du métier d'historien, ces analyses versent le plus souvent dans l'anachronisme puisqu'elles interprètent Mai 68 à partir de ses conséquences, voire à partir de ses conséquences « supposées », qui, seules, diraient ce qu'était, au fond, l'« esprit de Mai ». Or, rien de rigoureux n'autorise par exemple à affirmer que l'individualisme apolitique censé être caractéristique des années 1980, est une conséquence de Mai 68, événement producteur, à l'inverse, d'incitations à la politisation et à l'action collectives »²⁶. Dans le travail de réhabilitation de la logique propre de l'événement qui s'ouvre à partir de telles considérations, la tâche consiste à montrer combien celui-ci est irréductible à ce qu'on lui assigne comme conséquences ; réduction qui se manifeste par exemple dans la réduction de mai à ses slogans (notamment le « Vivre sans temps mort et jouir sans entrave »), et la désincarnation progressive de ces mêmes slogans, qui scelle tout l'écart entre la critique artiste de la société de consommation et la récupération consumériste et managériale de cette même critique (où les mots de « créativité » et d'« autonomie » sont pour ainsi dire dénaturés²⁷). Rancière le dit aussi à sa manière dans *Le Spectateur émancipé* : « le souci de la créativité au travail était bien loin des mots d'ordre du mouvement de 1968,

²⁵ *Mai-Juin 68*, p. 20.

²⁶ *Ibid*, p. 17.

²⁷ Voir par exemple la description que donne B. Gobille du sens de l'appel, en mai 68, à la créativité, aux antipodes de toute logique entrepreneuriale : « La créativité y est pensée comme ce qui déverrouille les imaginaires, arrache aux formes socialement instituées et incarnées dans des « maîtres » (à penser, etc.) et des « aînés », dénature et délégitime tout ce qui, socialement stabilisé dans des façons de penser, des institutions, des routines, des hiérarchies, des autorités, des légitimités établies, fige les rapports sociaux, les liens politiques, les pratiques sociales et les « identités professionnelles », en les installant dans la durée et en les rivant à des logiques de reproduction et à des devenirs probables. » (*Ibid*, p. 279).

qui s'est mené, à l'inverse, contre le thème de la « participation » et contre l'invitation faite à la jeunesse instruite et généreuse de participer à un capitalisme modernisé qui étaient au cœur de l'idéologie néocapitaliste et du réformisme étatique des années 1960 »²⁸.

Le fait que ce reproche s'applique assez mal à B&C, dont, on l'a vu, les thèses sont plus subtiles et nuancées, montre à quel point leur ouvrage occupe, dans le champ des discours sur mai 68, une situation ambiguë, une situation de pivot qui en fait la cible où se concentrent les attaques : il est l'un des seuls ancrages sérieux (d'un point de vue historique et sociologique) à une dénonciation et une réduction de mai 68 ; il résiste pourtant aux critiques qu'on lui fait précisément parce qu'il est irréductible à toute pensée anti-68, et partage avec ceux qui l'attaquent (presque) les mêmes préoccupations politiques.

Deuxième critique : La distinction de la critique artiste et de la critique sociale entérine une division sociologique (notamment entre ouvriers et étudiants) qui n'a pas lieu d'être, et écrase sous le point de vue sociologisant tant 1) la singularité de l'événement que 2) la fécondité de la critique artiste elle-même.

Ce groupe de critiques se focalise sur le rejet, de tout ce qui, dans la vision sociologique déployée par B&C, tend à simplifier et à figer les réalités politiques, ou à disposer des entraves pratiques aux processus d'émancipation.

Pour reprendre le fil de l'analyse commencée plus haut, c'est d'abord dans le refus d'une deuxième réduction, celle aux *causes* de l'événement, que s'inscrit la critique de la vision sociologique. Les interprétations de l'événement fournies par les sociologues²⁹ tendent en général selon B. Gobille à susciter une « vulgate explicative sur l'origine de la révolte étudiante »³⁰, l'attribuant essentiellement à la hantise du déclassement social, à une situation de frustration ou d'anomie qui serait liée à la dévaluation des diplômes et à la crise des débouchés qui lui est corrélative. Là encore il faut insister sur la singularité de mai 68, sur la dynamique propre à l'événement ; il n'y a rien en effet qui permettrait de conclure de ce type de causes à la mobilisation collective qu'a constitué mai 68. Mais il s'agit également, en insistant sur la dimension de *dissidence symbolique*³¹ présente au cœur de l'événement, de faire apparaître la rupture qui s'est faite quant à la division des fonctions, des places et des rôles prédéterminés, là où comme le dit Kristin Ross, il y a eu « divorce entre subjectivité politique et groupe social »³². Il s'agit de s'attacher à tout ce qui fait que « le rapport hétérodoxe à l'ordre symbolique n'est pas nécessairement un rapport orthodoxe contrarié, un irréalisme ou une révolte mystifiée, mais bien au contraire une lucidité dissidente, une hérésie creusée au cœur même du consentement général, un défi à la fiction globale »³³.

Or ce qui est dénoncé chez B&C, c'est la manière dont ils reproduisent cette réduction aux causes de l'événement à travers la distinction de la critique artiste et de la critique sociale par le biais de la *division sociologique* qu'elle implique manifestement – puisque B&C, en

²⁸ *Le Spectateur émancipé*, p. 41.

²⁹ B. Gobille recense principalement dans son introduction celles de Morin, Aron, Boudon, Touraine, et plus tard, Bourdieu.

³⁰ *Mai-Juin 68*, p. 18.

³¹ Cf. *Ibid*, tout l'article de Boris Gobille intitulé « La vocation d'hétérodoxie ».

³² *Mai 68 et ses vies ultérieures*, p. 9.

³³ *Mai-Juin 68*, p. 286.

dépit des nuances qu'ils apportent à leur propos, *n'en attribuent pas moins essentiellement la critique artiste aux étudiants et la critique sociale aux ouvriers*. Et Rancière d'en conclure : « L'opposition de la critique artiste à la critique sociale ne repose sur aucune analyse des formes historiques de contestation. Elle se contente, conformément à la leçon de Bourdieu, d'attribuer la lutte contre la misère et pour les liens communautaires aux ouvriers, et le désir individualiste de créativité autonome aux enfants passagèrement rebelles de la bourgeoisie grande ou petite. »³⁴

Face à ce défaut, les critiques de Vidal, Rancière et Lazzarato répondent de manière diverse, et leur argumentation se construit à la charnière d'observations portant sur Mai 68 et de développements plus larges empruntant à la situation actuelle aussi bien qu'à l'histoire et à la pensée de l'émancipation – l'arrière-plan étant formé par les rapports complexes de la sociologie à la politique.

Il s'agit d'abord, comme s'y attache Vidal, de montrer tout ce qui dans 1968 échappe à la division, rompt avec la séparation des groupes sociaux, et surtout rend caduque l'idée d'une superposition des groupes sociaux et des formes de critique. Ainsi, « le propre de Mai 68 a bien plutôt été d'associer et de nouer « critique sociale » et « critique artiste » (ou du moins critique de l'exploitation et de l'aliénation), de permettre une circulation transversale de la critique entre le monde des ouvriers et celui des étudiants »³⁵. Cette *circulation transversale*, on peut la faire voir de plusieurs manières à partir de l'événement : a) en insistant sur la rencontre entre ouvriers et étudiants, réelle en dépit de son échec au niveau des groupes réifiés (par exemple la CGT), rencontre qui permet de relativiser la séparation sociologique. Il s'agit alors d'insister sur tous les contacts locaux qui ont pu se nouer, par exemple à Censier où s'est mis en place un Comité d'action Travailleurs-étudiants, ou à Caen où ont lieu en place plusieurs manifestations unitaires étudiants-travailleurs, etc...³⁶ ; b) en montrant comment la critique sociale est aussi, au plus haut point, le fait des étudiants (ce qui apparaît dans nombre de groupes gauchistes d'inspiration marxiste) ; c) à l'inverse, et c'est peut-être ce qui intéresse le plus Vidal, en montrant comment les revendications et luttes ouvrières de la période sont irréductibles à la simple critique sociale, au simple rejet des inégalités et de l'exploitation, mais renferment d'autres dimensions liées à l'*autonomie*, qui apparaissent dans les grèves productives et les tentatives d'autogestion – versant mis en valeur récemment par Xavier Vigna dans *L'Insubordination ouvrière dans les années 68, Essai d'histoire de la politique des usines*.³⁷

Mais prendre le contrepied de la division sociologique ne saurait se faire seulement à propos de Mai 68, et encore moins à la faveur d'une dynamique événementielle faisant « exception »...

M. Lazzarato prend ainsi l'exemple du mouvement de la Coordination des Intermittents et Précaires qui sert à lui seul de démenti à la vision sociologique de la critique artiste. Ce qui l'intéresse, outre le slogan « Pas de culture sans droits sociaux » qui combine étroitement (sans se contenter d'un collage) les deux formes de critiques, outre sa capacité à

³⁴ *Le Spectateur émancipé*, p. 41.

³⁵ *La Fabrique de l'impuissance I*, p. 83.

³⁶ Voir dans *Mai-Juin 68*, p. 276-277.

³⁷ Notons, à la suite d'un article d'Irène Pereira (« L'esprit de 68, quel héritage pour aujourd'hui », in *Refractions* n° 20) qu'avec les critiques de type *démocratique* du capitalisme, on touche à une catégorie qui échappe et semble inclassable au sein de la distinction entre critiques sociale et critique artiste.

tenir ensemble dans une même coordination l'artiste et le précaire (ou le chômeur), c'est surtout la manière dont il fait apparaître un clivage interne aux « métiers créatifs » contraire à l'idée que ceux-ci occuperaient le haut de l'échelle sociale. Et c'est au sein de ce déclassement et de cette précarisation des métiers culturels (parmi lesquels il faut ajouter, outre les intermittents, les artistes, nombreux, qui se contentent du RMI), qu'a lieu un renouveau de la critique sociale qui dégagent un terrain de lutte « adéquat à la nature du capitalisme actionnarial »³⁸. Loin de s'en tenir à des considérations historiques sur la vérité de 68, Lazzarato montre ici comment les possibilités transversales aux divisions sociologiques rigides innervent notre présent, et ouvrent – nous y reviendrons – la possibilité de nouvelles combinaisons des deux critiques et de nouvelles alliances par-delà certains clivages sociaux.

Enfin, tout l'argument de Rancière consiste à montrer comment les dimensions esthétiques et individuelles ont toujours été *au cœur* de l'émancipation ouvrière. Nous citons en entier le passage dense qui s'y réfère : « la lutte collective pour l'émancipation ouvrière ne s'est jamais séparée d'une expérience nouvelle de vie et de capacités individuelles, gagnées sur la contrainte des anciens liens communautaires. L'émancipation sociale a été en même temps une émancipation esthétique, une rupture avec les manières de sentir, de voir et de dire qui caractérisaient l'identité ouvrière dans l'ordre hiérarchique ancien. Cette solidarité du social et de l'esthétique, de la découverte de l'individualité pour tous et du projet de collectivité libre a fait le cœur de l'émancipation ouvrière. Mais elle a signifié, du même coup, ce désordre des classes et des identités que la vision sociologique du monde a constamment refusé, contre lequel elle s'est elle-même construite au XIX^{ème} siècle. C'est tout naturellement qu'elle l'a retrouvé dans les manifestations et les mots d'ordre de 1968 et on la comprend soucieuse de liquider enfin la perturbation qu'il a apportée à la bonne répartition des classes, de leurs manières d'être et de leurs formes d'action »³⁹. Rancière ici ne s'en tient pas à 1968, mais remonte à des considérations plus générales où s'articule une dénonciation du point de vue sociologique (qui ramène toujours les choses à la primauté d'un ordre)⁴⁰, et, dans le même mouvement, la mise en relief de la spécificité de l'événement politique, qui échappe aux partages établis⁴¹, les remet en cause, se situe dans l'élément de l'imprévisible en même temps que dans une rupture radicale avec l'ordre inégalitaire – où l'on retrouve le très ranciérien « divorce entre subjectivité politique et groupe social » que Kristin Ross voyait à l'œuvre en 68, et qu'il faut étendre (peut-être *grâce à 68*, grâce à ce que 68 a permis de comprendre) à tout processus d'émancipation...

L'enjeu pratique du rejet de la vision sociologique consiste donc à s'extraire de la fermeture des possibles en laquelle elle peut consister, et qui méconnaît la réalité de l'événement en même temps qu'elle entrave les potentialités d'émancipation. Reste à saisir un dernier aspect : l'enjeu, face à la vision sociologique, est aussi bien de réhabiliter l'importance du versant « artiste » de la critique - puisque la division aurait tendance à valoriser la critique sociale au détriment de la critique artiste, implicitement accusée par le double renvoi à sa

³⁸ *Expérimentations politiques*, p. 57.

³⁹ *Le Spectateur émancipé*, p. 41-42.

⁴⁰ On peut se référer à l'analyse détaillée qu'il en fait dans *Le Philosophe et ses pauvres*.

⁴¹ Où il est à noter, comme on le verra par la suite, que la notion de « partage du sensible », élaborée par Rancière, a le mérite d'articuler les niveaux que Deleuze et Guattari nomment « molaire » et « moléculaire ».

cause réductrice (hantise du déclassement)⁴² et à ses effets, présentés alors comme logiques (les étudiants soixante-huitards ont fini par « réussir » au sommet, comme leur condition de classe les y prédisposait⁴³) ; c'est le point où la vision sociologique et l'idéologie anti-68 coïncident ; Selon Lazzarato, l'évocation de la critique artiste « suscite un malaise chez les auteurs, voire un certain mépris, qu'ils ont du mal à dissimuler »⁴⁴. On peut relire à la lumière d'un souci de réhabilitation de cette même critique les développements de Lazzarato, ainsi que ceux de Rancière et de J. Vidal.

Le premier s'attache non seulement à revaloriser les possibilités de résistance (et non de soumission à l'ordre) des artistes, et défend dans la deuxième partie de son livre (« la dynamique de l'événement politique ») l'importance politique des questions liées aux modes et aux styles de vie, questionnement issu de 68 et relayé par Foucault, Deleuze ou Guattari (dans leur « microphysique du pouvoir » ou leur « micropolitique») : « Elles [la micropolitique et la microphysique] donnent consistance à ce que 1968 a redécouvert : « la révolution dans le monde européen moderne n'a pas été simplement une forme de vie » [Foucault, *Le Courage de la vérité*, p. 169] ; et à ce que 1968 a affirmé politiquement : le changement dans la conduite des individus et le changement dans la configuration du monde vont ensemble. »⁴⁵. La troisième partie, enfin, intitulée « Appauvrissement économique et appauvrissement subjectif dans le néolibéralisme » explore des pistes au sein du paradigme esthétique pour des formes de résistance subjective.

Chez Rancière, on note la revalorisation des dimensions esthétiques et individuelles de l'émancipation, et y compris de l'émancipation ouvrière, rompant avec la caractérisation « petite-bourgeoise » de la critique artiste et le figement de la classe ouvrière sous les schèmes réducteurs de sa supposée unité ; la démarche consiste alors à en faire émerger les dimensions occultées, ce qui l'a amené depuis les années 70 à plonger dans les archives du rêve ouvrier (tentative qui culmine avec sa thèse, *La Nuit des prolétaires*) ; mais, dans le *Spectateur émancipé*, l'enjeu est aussi de restituer la possibilité d'un art politique qui ne reproduise pas les vices inégalitaires de l'art critique.

Enfin, Jérôme Vidal insiste sur l'importance des nouveaux mouvements qui seraient issus de la critique artiste et détachés de la critique sociale : mouvements féministes, homosexuels, antinucléaires, écologiques... S'il accorde que ceux-ci ont pu en partie se dissoudre dans l'ordre néolibéral, du fait notamment du libéralisme politique que ce dernier tolère⁴⁶, en revanche il insiste non seulement sur leur dimension profondément et radicalement émancipatrice, mais surtout sur l'exigence d'égalité qui y est décisive.

Et c'est peut-être autour de cette notion que tentent de se construire les argumentations des trois auteurs, en cherchant à montrer, chacun à sa manière, comment les thèmes de la

⁴² On note d'ailleurs chez Rancière la référence explicite au Bourdieu des *Héritiers*.

⁴³ Cette valorisation de la critique sociale du seul fait de son rattachement au bon côté de la barrière de classe peut se déployer avec d'autant plus de rigidité dans des approches de type marxiste (comme celle, évoquée précédemment, de Michel Clouscard).

⁴⁴ *Expérimentations politiques*, p. 54.

⁴⁵ *Ibid*, p. 88.

⁴⁶ « C'est la part de vérité que contiennent, appliquées à la France, les analyses de Slavoj Žižek, quand il affirme, de manière provocatrice, que les revendications minoritaires (féministes, gaies et lesbiennes, etc...) sont homogènes à la logique du capitalisme avancé » (*La Fabrique de l'impuissance 1*, p. 44). Pour ce qui est de la question écologique, il faudrait évoquer la récupération massive par le capitalisme des thèmes écologiques qui est à l'œuvre aujourd'hui.

critique artiste sont compatibles avec elle, à condition de la repenser : c'est ce à quoi s'emploie Rancière dans toute son œuvre, mais également Lazzarato, qui reprend à Deleuze l'idée d'une « égalité de la puissance »⁴⁷.

On saisit alors combien toutes ces considérations rejoignent des enjeux politiques contemporains, et la nécessité profonde, en leur sein, de *tordre le bâton dans l'autre sens* (ici dans le sens de la critique artiste) : car en réalité, l'occultation de la critique artiste et le déchaînement dont elle fait l'objet de la part y compris de la « gauche critique », est ce qui fait l'affaiblissement considérable d'un raidissement sur la seule critique sociale, raidissement qui cantonne à l'impuissance, maintient des cadres archaïques en se rendant indifférent à l'importance des processus subjectifs (« moléculaires ») et de la proposition d'autres modes de vie ; seule une nouvelle conjonction des deux formes de critique rendra possible une politique d'émancipation radicale, interrompra le désarmement de la critique (dont nous sommes peut-être déjà en train de sortir)... la boucle peut paraître bouclée ; mais elle se boucle de manière troublante, puisque cette solution était déjà présente dans le diagnostic de B&C : « Comme l'a montré un siècle et demi de critique du capitalisme, les deux critiques, sociale et artiste, sont à la fois contradictoires sur bien des points et inséparables au sens où, mettant l'accent sur des aspects différents de la condition humaine, elles s'équilibrent et se limitent l'une l'autre. C'est en les maintenant toutes deux vivantes que l'on peut espérer faire front aux destructions provoquées par le capitalisme tout en échappant aux excès auxquels risque de conduire chacune d'entre elles quand elle se manifeste de manière exclusive et n'est pas tempérée par la présence de l'autre »⁴⁸. Comme l'indique ainsi à nouveau la proximité qu'il entretient avec ses critiques en termes d'enjeux politiques, une lecture approfondie du *Nouvel esprit du capitalisme* autoriserait à montrer que ces critiques qu'on lui formule ne l'atteignent peut-être qu'à moitié...

Troisième critique : La distinction est susceptible de se figer en une antinomie impossible à résoudre et à articuler. Il faut donc penser les modalités de transformer la contradiction en tension féconde, quitte à en déplacer les termes vers d'autres distinctions.

Cette troisième catégorie de critiques se rattache en fait à un étonnement : jusqu'ici le *Nouvel Esprit* a été dénoncé sous divers angles – contre la thèse de la récupération de la critique artiste, contre la superposition de la distinction à une division sociologique étudiants/ouvriers... mais la distinction de la critique artiste et de la critique sociale a-t-elle été réellement critiquée pour elle-même ?

Ce que nous avons en réalité fait apparaître, en partant d'une critique de la vision sociologique, ce sont diverses tentatives pour combiner les deux critiques, les associer de manière transversale ; comme si l'enjeu, puisant largement dans 68, était de montrer que, si distinction il y avait, on ne pouvait surtout pas parler d'antinomie, et que l'idée, soutenue par B&C d'une *incompatibilité* des deux critiques, était largement à revoir. Mais les termes du problème semblent foncièrement inchangés, et la distinction, maintenue – même s'il arrive

⁴⁷ En faisant voir « la singularité et la puissance de métamorphose et de changement différentiel de chacun » (*Expérimentations politiques*, p. 154). Cf. *Différence et répétition* : « Le plus petit devient l'égal du plus grand dès qu'il n'est pas séparé de ce qu'il peut ».

⁴⁸ *Le Nouvel esprit du capitalisme*, p. 640.

que soit rejetée l'expression « critique artiste » pour l'équivocité confuse de l'adjectif « artiste ».

Sont néanmoins formulées à l'égard de la distinction un certain nombre de critiques théoriques, qui dénoncent le simplisme des oppositions politiques auxquelles elle semble renvoyer : notamment l'antinomie de la liberté (critique artiste ?) et de l'égalité (critique sociale ?), rejetée par Lazzarato comme une « opposition d'une autre époque » ; mais il ne cessera par la suite de s'appuyer sur l'opposition et la nécessaire articulation du *molaire* et du *moléculaire*, empruntée à Deleuze et Guattari ; il faut noter alors combien cette nouvelle dualité reprend à l'opposition des deux critiques, dans la mesure où elle cherche à combiner les grandes oppositions stratégiques (le « combat *contre* ») et les inventions micropolitiques (le « combat *entre* »), les antagonismes globaux (de type capital/travail) et les expérimentations locales ; à la différence qu'elle n'implique plus, à la différence des deux critiques, d'être portée par des groupes distincts (sociologiquement ou politiquement), qu'elle est présente au cœur de tout processus politique – même s'il faut admettre le caractère problématique d'une politique à la hauteur de ces deux dimensions conjointes⁴⁹. D'une autre manière, Vidal appelle à « ne plus poser de fausses antinomies, entre politique de l'autonomie et politique de la représentation, politique de l'égalité et politique de la différence. Elle [la gauche] doit apprendre à accepter le caractère irréductible, mais aussi productif, des tensions et des contradictions que ces antinomies nomment maladroitement »⁵⁰.

Dans les deux cas il n'est donc pas question de supprimer toute forme de distinction et de la dissoudre dans une continuité : il s'agit de la maintenir, mais de lui faire subir un certain nombre de déplacements conceptuels pour qu'elle devienne opérante, dynamique, débarrassée des fausses divisions qu'elle suggère et risque d'entraîner : faux-problèmes théoriques, qu'une pensée renouvelée de l'égalité permettrait d'éviter ; fausses divisions sociologiques qui semblent bloquer les possibilités de liaison transversales (par rencontre de groupes sociaux, désidentification, configurations nouvelles échappant aux anciens schémas binaires) ; morcellement idéologique de la pratique politique, qui se verrait tiraillée entre des formes d'action incompatibles et inarticulables...

Ce qui a changé, entre le *Nouvel esprit* et ses critiques, c'est l'importance accordée à Mai 68, non plus comme crise du capitalisme dont il y aurait à interpréter l'échec, mais bien comme un *champ de possibles*⁵¹, qui s'est trouvé trop vite refermé par diverses formes d'occultation idéologique ou sociologique, et dans lequel on peut semble-t-il puiser les ressources d'un renouvellement de la politique d'émancipation. Cette extraction se fait de plusieurs manières : d'abord en écartant tous les discours de l'idéologie anti-68 pour redonner

⁴⁹ Il faudrait voir comment ce qui s'y joue est la sortie de l'alternative entre *objectivisme* et *subjectivisme*, et comment cette alternative semble en réalité recouper d'une part la critique sociale et d'autre part la critique artiste. On peut penser à la manière dont le concept d'agencement chez Deleuze/Guattari tend à y répondre (cf. G. Sibertin-Blanc, « L'analyse des agencements et le groupe de lutte comme expérimentateur politique » : <http://stl.recherche.univ-lille3.fr/seminaires/philosophie/macherey/macherey20062007/sibertin07022007.html>) aux distinctions que faisait Marcuse, désignant les ouvriers comme facteur objectif et les étudiants comme facteur subjectif d'une transformation révolutionnaire...

⁵⁰ *La Fabrique de l'impuissance I*, p. 100.

⁵¹ Nous empruntons cette expression à l'article de Deleuze et Guattari intitulé « Mai 68 n'a pas eu lieu » (publié dans *Deux Régimes de fous*).

de l'importance à l'irréductibilité de l'événement, et, contre tout légitimisme faire valoir la possibilité réelle d'un « devenir-révolutionnaire », d'une dissidence radicale avec l'ordre symbolique et d'une dénaturalisation de l'ordre social ; ensuite, en s'intéressant aux formes singulières d'action, d'organisation et de pensée qui ont marqué 68⁵² et ont rendu envisageable une articulation des différentes formes de critique susceptible de les rendre compatibles et de les associer dans une dynamique radicale ; enfin, en prenant la mesure de tous les renouvellements qui ont eu lieu dans la pensée politique à partir des conséquences de Mai : c'est ce qui apparaît avec Foucault, Deleuze et Guattari, mais également avec Rancière⁵³.

Tout n'a pourtant pas été recouvert dans *Le Nouvel Esprit*, et l'importance de ses développements survit aujourd'hui, ne serait-ce, on l'a vu, que comme *passage obligé* d'un renouvellement de la critique du capitalisme – comme un mal absolument nécessaire, un meuble qu'on ne cesse de déplacer...

Car si la distinction possède une utilité, ce n'est pas pour la philosophie politique ni pour la sociologie, mais pour une forme de *pensée politique* qui rechercherait une connexion plus directe avec les discours qui orientent et scandent les pratiques politiques, et les formes de perception du conflit, les modalités de l'insupportable et du désirable qui entrent dans les luttes. Elle permet en même temps de relier les représentations liées à l'action politique (qui mobilise par exemple rarement les termes « molaire » ou « moléculaire ») et les tensions proprement philosophiques et sociologiques qui travaillent toute pensée de l'émancipation.

A titre de dernier exemple de sa *survivance déplacée*, on peut citer le « Manifeste pour les produits de haute nécessité », publié par neuf intellectuels antillais pendant le mouvement mené par le LKP en 2009. Il y est question, au sein de la grève, d'y articuler le « prosaïque » (salaire, revenu, services sociaux, nouvelles formes de production) et le « poétique » (contenu et sens de la vie, contenu et sens de l'activité, reconversion de la subjectivité sur la base d'une autre « production », d'une autre activité, etc.)⁵⁴ ; peut-être encore une manière de rejouer la même tension, le même enjeu, le même problème...

⁵² On pourrait penser, parmi bien d'autres choses, à la forme des « comités d'action » ou au travail théorique de revues comme *Arguments* ou *Socialisme ou Barbarie*.

⁵³ Mai 68 est un événement absolument décisif dans la pensée de Rancière, et ne cesse pas d'y produire des effets plus ou moins à retardement (d'abord à chaud dans *La Leçon d'Althusser*, puis d'une autre manière dans *la Parole ouvrière*, puis différemment encore dans *La Nuit des prolétaires*) ; on peut se reporter, sur ces questions, à la postface écrite en 2007 pour *La Parole ouvrière*.

⁵⁴ Cette dualité est d'ailleurs citée par Lazzarato (*Expérimentations politiques*, p. 143), dans le prolongement de la distinction du molaire et du moléculaire.